



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.


ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

UNE douce soirée, une verdure encore toute fraîche et toute suave, un de ces clairs de lune qu'auraient bény les chevaliers errans de l'antique galanterie, une musique, des danses et des jeux, en harmonie avec les goûts de toutes nos jeunes imaginations, avaient servi de signal à la première fête extraordinaire donnée à Tivoli. Comme dans les années



précédentes, ce charmant jardin a offert tous les plaisirs que peuvent concilier l'art et la nature : le sable et le gazon y ont été effleurés par les jolies bottines de nos élégantes, et plus d'une branche à moitié fleurie s'est courbée sous le poids du grand chapeau de paille ou de l'écharpe transparente d'une jeune beauté, à laquelle les charmes de la campagne faisaient oublier, pendant cette belle soirée, tous les attraits des salons de Paris. Les toilettes de Tivoli ont d'ordinaire une teinte mixte entre le négligé et la parure ; on y voit de jolies mousselines de couleur, portées avec des pélerines de tulle garnies de dentelles, des canezouts de mousseline brodés au plumetis, des écharpes de différens légers tissus, chapeaux de paille de riz ou d'Italie, bagnos ou autres schalls d'été posés sur le bas, pour être jetés sur les épaules après le feu d'artifice ; et enfin, sur toutes les physionomies, l'expression d'un souvenir aimable qu'on emporte toujours des fêtes de Tivoli.

— Au milieu de ces plumes toutes vaporeuses, de ces fleurs et de ces gazes si légères, que la mode dispose avec tant de grâce pour embellir les costumes d'été, un nouveau genre de boas, dont les charmantes nuances semblent être empruntées à l'écharpe d'iris, vient marquer sa place parmi les plus jolies inventions de cette année : cette fantaisie, simple, gracieuse et élégante, a été remarquée si avantageusement à quelques-unes de nos dernières représentations, que nous ne doutons point qu'elle ne soit adoptée pour les toilettes de bals et soirées champêtres, où elle sera d'un effet parfait ; la transparence du tissu et le mélange des couleurs, qui ont mérité à ces nouveaux boas le surnom d'*arc-en-ciel*, pourraient faire accuser notre audacieuse coquetterie de s'élever jusqu'à l'Olympe, si notre devoir n'était d'annoncer que cette nouveauté toute terrestre est due à l'invention de M^{me} Margat *, dont le talent modeste n'a eu jusqu'ici d'autre tort que de ne point donner assez de publicité aux jolies choses qu'il a produites.

— On a soin de donner assez de fermeté aux ourlets des robes (toujours très-courtes) pour que le jupon s'arrondisse

* M^{me} Margat et C^{ie}, rue du Faubourg-Poissonnière, n^o 1.

un peu comme les robes de bal. On prétend même que quelques élégantes ont passé des baleines très-minces au bas de leur jupon. Encore un pas, et nous réhabilitons les paniers !

— Oserons-nous, à la suite de cet article, risquer l'annonce des souliers à talons ?... cependant nous l'avons juré, dire la vérité, rien que la vérité... et nous pouvons certifier que l'on a porté quelques souliers dont le talon, exhaussé dans l'intérieur de la semelle, soulevait le coude-pied, et devait donner de la grâce à la marche. Au moins si nos talons se font de cette manière, ils n'auront pas le ridicule de ceux de nos grand'mères.

— Même en très-grand négligé, une femme *doit*, ou *peut* avoir un superbe demi-voile de blonde autour de son chapeau. M^{me} de R*** en porte de magnifiques autour des capotes en toile écrue, doublées de taffetas rose, avec lesquelles elle va ordinairement à la campagne. Un large peignoir de jaconas ou de mousseline blanche, une pélerine plissée et des bottines de peau anglaise, forment sa toilette.

— Presque toutes les fleurs sont disposées de manière à s'incliner sur les chapeaux en guise de plumes.

— Les canezous blancs sont si nombreux, que pour être distingués aujourd'hui ils doivent être chargés de broderies, de dentelles, et coûter quatre ou cinq fois la valeur de la robe sur laquelle on les voit. Une jeune mariée, qui avait témoigné ingénument son goût pour ce genre d'accessoire de toilette, en a trouvé dans sa corbeille un tellement beau, que, depuis quinze jours, il est un objet de curiosité pour toutes les amies et connaissances : on l'estime six cents francs.

— A la dernière représentation au théâtre allemand, les dames étaient presque toutes coiffées en cheveux ou en bonnets de blonde. On voyait très-peu de chapeaux, peut-être parce qu'il s'y trouvait très-peu de femmes qui n'eussent point une physionomie agréable, et que le bruit commence à circuler que les chapeaux ne seront bientôt plus adoptés aux théâtres que pour servir d'ombre aux figures ingrates. Serait-il cependant bien adroit à nous de donner ainsi un cachet ostensible à la laideur ?

— On voit en négligé porter beaucoup de capotes en gros de Naples vert, dont la passe est serrée contre les oreilles ; d'au-

tres capotes, dont le devant est en tissu de paille et le fond en gros de Naples blanc, sont très-nombreuses.

— Les chapeaux dits de Bristol, qui sont à la fois commodes, solides et bon marché, sont généralement adoptés dans toutes les classes, par la facilité que l'on a de leur donner telle forme et telle simplicité d'ornement que l'on désire. Nous en avons annoncé le dépôt dans notre dernier Numéro chez M. Susse, *passage des Panoramas* et *place de la Bourse*.

— Le terme de la durée d'un cachemire est reculé maintenant d'une manière indéfinie, grâce aux succès merveilleux obtenus par la maison du *Grand-St.-Maurice*, rue du Roule, n° 21, près le Pont-Neuf. Le cachemire, dans le plus mauvais état, est réparé, repris invisiblement, et au besoin reteint dans le fond seulement, de manière à pouvoir faire le service d'un neuf. Nous recommandons cette ancienne maison à nos abonnées, et les engageons à se convaincre par elles-mêmes que cette métamorphose est possible.

LA SIBYLLE.

La jeune Clara était pleine de grâces et d'esprit, seulement son imagination était romanesque : ses idées sur l'honneur, l'amitié, l'amour, étaient empreintes d'une sorte de fanatisme, mais elle en observait tous les devoirs avec fidélité; c'était une de ces tendres et faibles créatures qui ressemblent à ces fleurs belles, mais éphémères, qui jettent l'éclat de leurs couleurs et périssent en un instant. Un cœur comme le sien ne pouvait ni rester long-tems étranger à l'amour, ni l'éprouver faiblement; son ame fut toute entière fixée sur un seul objet : ses pensées, ses souhaits, tous les actes de sa vie n'eurent plus qu'un seul but. Hélas ! son amant mourut, et le bonheur de la jeune fille mourut avec lui. Peu à peu elle devint plus calme, mais une profonde mélancolie pesait sur son ame, et son cœur était brisé. Le colonel M^{***}, étant sur le point d'abandonner l'Espagne, persuada au père de Clara qu'un changement de scène pourrait détourner ses pensées de la carrière dangereuse où elles étaient engagées, et lui proposa de l'emmenner avec sa famille qu'elle aimait beaucoup. Cette offre fut acceptée; ils vinrent en France. Le bruit et la





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de paille d'Italie orné de saule en plumes Des magasins de M. Nobre rue du
 Caire N^o 7. Robe de batiste d'Ecosse brodée en cachemire Des magasins de la belle
 Anglaise rue de la Paix N^o 20.

gaité de la capitale s'accordaient mal avec les dispositions mélancoliques de la jeune fille, et, après quelques jours, elle fut heureuse de quitter Paris pour se rendre, avec ses amis, dans une terre qu'ils possédaient en Auvergne. C'était au commencement de l'automne, elle se plaisait à se promener seule dans les montagnes, et chaque jour elle allait s'asseoir sur une colline voisine; elle aimait à suivre les rayons du soleil qui se perdaient derrière les coteaux, pendant que ses pensées la reportaient vers sa patrie, dont elle se rappelait les montagnes, les ruisseaux au doux murmure, les campagnes verdoyantes, et où se trouvait un tombeau renfermant une froide dépouille; alors elle s'abandonnait à toute sa douleur et regagnait péniblement la demeure de ses hôtes. Sa noble et imposante beauté ne tarda pas à se flétrir au milieu de ces désolantes rêveries, et plus les longues heures de la solitude couvraient son âme de deuil, plus la solitude lui plaisait. Un soir, comme elle se promenait autour du lieu habituel de ses méditations nocturnes, elle vit s'avancer vers elle une vieille femme comme on en rencontre parfois dans les villages de l'Auvergne, qui parcourent les campagnes en demandant l'aumône, prédisant l'avenir aux jeunes paysannes et racontant de longues et effrayantes histoires aux petits enfans. Sans doute, cette femme avait entendu parler de Clara aux domestiques du château, car, en s'approchant d'elle, elle se mit à prononcer quelques mots qui avaient un rapport évident avec sa situation, et comme la jeune fille paraissait émue par ces paroles: « Laissez-moi, lui dit-elle, vous dire votre bonne aventure, » et, sans attendre sa réponse, elle poursuivit: « Vous reverrez bientôt celui que vous avez perdu; il s'échappera des bras de la mort pour venir vous dire un dernier adieu: vous devez encore rencontrer ses regards et entendre sa voix. » Après ces mots elle disparut, laissant Clara plongée dans ses réflexions; ce qu'elle venait d'entendre avait vivement ému son cœur, et son émotion augmentait sensiblement avec les ombres de la nuit. Aucune autre pensée n'arrivait jusqu'à elle: les longs bêlemens des troupeaux qui retournaient à la ferme, les aboiemens des chiens qui rassemblaient les brebis éloignées de leurs compagnes, le tintement argenté de la cloche du village, et le dernier chant des oiseaux qui saluaient la chute du jour, ne parvinrent point à son oreille; elle n'a-

percevait ni les grands arbres, qui, au bout de l'horizon, laissaient le vent d'automne agiter leurs feuillages, ni le spectacle imposant des cieus qui se couvraient du voile de la nuit, ni l'admirable paysage déployé devant elle. Elle semblait une statue placée au milieu de la création animée, et fut, pour quelques instans, morte à toutes les beautés vivantes de la nature. Pendant ce tems, le soleil avait entièrement disparu et les étoiles étaient venues briller dans le ciel. Lorsque Clara leva pour la première fois les yeux, la prédiction de la sibylle villageoise s'empara de sa pensée : les vents s'étaient apaisés pour faire place aux doux zéphirs de la nuit, et la lune était mollement réfléchie par la surface des eaux. Un long cri s'échappe de sa poitrine.

Cependant la nuit était très-avancée, et le colonel M*** s'effrayait de ne point voir la jeune fille de retour ; mais, connaissant ses goûts pour la solitude et sa promenade habituelle, il s'y rendit aussitôt et s'approcha d'elle sans faire de bruit ; il la vit assise sur le gazon, et entendit qu'elle parlait à voix basse : il pensa d'abord qu'elle n'était pas seule ; mais il vit bientôt que personne ne se trouvait auprès d'elle. Il s'arrêta et entendit ces mots : « Vous n'étiez donc pas mort?... Oh ! Léon, comment avez-vous pu vous jouer ainsi de moi?... vous avez cruellement brisé mon cœur ; et si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, sans doute vous m'auriez trouvée demain froide et morte comme mes espérances ; mais vous voilà de retour, et j'oublie tous mes chagrins... oui, oui, je vous pardonne... Oh ! oui, bientôt nous serons unis pour ne plus jamais nous séparer ; n'est-il pas vrai, Léon ? et nous retournerons dans notre pays, où croît l'olivier, où les oiseaux heureux font entendre leurs doux ramages entre les feuilles de citronniers. Oh ! Léon, mon cœur est si plein et ma tête si brûlante !... Je suis trop heureuse !... Pourquoi ne vois-je pas aussi mon père ?... j'ai besoin de voir mon pauvre père ; car je ne l'ai pas embrassé hier, et il croira que je l'ai oublié... Que mes paupières sont pesantes !... Non, non, pas sur ton sein... le gazon sera mon oreiller... et cependant je crois que je reposerai plus doucement dans vos bras... Mon Léon, que sur cette terre froide..... » Elle tomba, avec un soupir, sur la terre, et le colonel s'approcha rapidement pour la relever : il lui parla ; mais elle ne répondit

pas ; il prit sa main ; mais il la sentit sans mouvement. Les rayons de la lune tombaient sur ce visage si pâle et si beau , où brillait encore un sourire de tendresse , et les étoiles l'éclairaient aussi de leur douce lumière ; mais elle ne sentit pas leur influence et ne vit point leur éclat ; car son cœur battait encore , mais ses yeux étaient fermés pour toujours.

MÉLANGES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.—La comédie nouvelle de M. Delaville, *la Veille d'une Election*, attire la foule au Théâtre-Français ; c'est en effet une des plus jolies comédies qui aient été depuis long-tems représentées sur ce théâtre. Ce qui la distingue particulièrement , c'est un dialogue franc et bien coupé. L'auteur n'a pas prodigué les tirades ; il a mieux aimé faire causer ses personnages que de les faire déclamer. *La Veille d'une Election* assure une des premières places , parmi les écrivains comiques de nos jours , à M. Delaville , à qui nous devons déjà les charmans ouvrages du *Folliculaire* et du *Roman*.

OPÉRA-COMIQUE. — Le succès des *Deux Nuits* va chaque jour croissant grâce à la suave et délicieuse harmonie de Boieldieu et à la voix flexible et mélodieuse de Chollet , dont la réputation s'est accrue d'un succès qui laisse bien loin derrière lui ceux que ce chanteur avait obtenus jusqu'ici. Les couplets gracieux de Moreau-Sainti et ceux pleins de finesse de M^{me} Pradher sont toujours marqués par d'unanimes applaudissemens , et les finales des premier et deuxième actes reçus avec enthousiasme.

Quant au poème , on cherche en vain à y trouver quelques traces du vernis brillant dont M. Scribe a l'habitude de farder ses plus insignifiantes esquisses ; il s'est ici borné à faire habiller à la mode le Cassandre , la Pupille , la Suivante , le Léandre et le Scapin d'un *imbroglio comique* suranné , et dont l'auteur primitif est M. Bouilly.

AMBIGU-COMIQUE. — Quoique le mélodrame de *Nostradamus* soit d'une grande faiblesse , la beauté des costumes , le soin de la mise en scène , l'originalité du ballet , et surtout l'exécution des décors , lui assurent un succès qui fera courir

tout Paris. Une décoration de M. Daguerre, qui rappelle les plus beaux tableaux du Diorama, et qui représente la ville éclairée par la lune fuyant dans le lointain, est d'une vérité au-dessus de tout éloge.

Le sujet est emprunté à l'époque la plus sanglante de nos annales : celle de la Saint-Barthélemy. Le fameux Nostradamus, astrologue de Catherine de Médicis, vient de perdre son fils qu'il croit tombé sous les coups d'un Huguenot ; il fait passer sa rage dans le cœur de Charles IX, qui ordonne le massacre général des Protestans. Nostradamus reconnaît son erreur, et, maudissant les rigueurs qu'il a provoquées, devient une des premières victimes de cette affreuse boucherie.

ANNONCES.

— On trouve chez Mlle MOUROT, M^{de} de Nouveautés, *rue Richelieu*, n^o 34, un Dépôt de CACHEMIRES français des plus modernes, que l'on cédera en détail au prix de fabrique.

Aux Amateurs de Chocolat. — A l'époque des provisions que nécessite l'émigration annuelle pour la campagne, M. André LHOEST, a l'honneur de recommander au souvenir des dames les excellens Chocolats de la maison DUTHU, *rue Saint-Denis*, n^o 56.

Afin d'éviter aux consommateurs de confondre l'ancienne maison DUTHU avec d'autres fabriques, et spécialement avec un nouveau magasin de bonbons presque voisin, M. A. LHOEST fait observer que le n^o 56, indiqué ci-dessus, se trouve placé entre la rue des Lombards (*même côté*), et celle de la Heaumerie ; et que lui seul est successeur immédiat de M. DUTHU, depuis l'année 1817.

— *Rue des Trois Couronnes*, nos 36 et 38, *Sevrage et Pension d'Enfans du premier âge*. Une mère de famille vient d'acquérir nouvellement ce fonds de Pension de Sevrage, et s'empresse de prévenir les pères et mères des nombreuses améliorations qu'elle y a faites, tant pour les soins et la propreté, que pour la surveillance et l'abondance de la nourriture. — Un vaste jardin est disposé pour la promenade des élèves, et sert à leur développement physique.

A ce Numéro est jointe la planche 642.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, *rue Saint-Louis*, N^o 46, au Marais.